

## SOMMAIRE

Couverte de Gérard Levasseur, *De l'autre côté*

## ÉDITO

*Liseron 57* est la dernière livraison de cette revue littéraire créée en 1983 pour donner le goût de la lecture aux publics et particulièrement aux personnes détenues fréquentant la *médiathèque Naguib Mahfouz* au centre pénitentiaire de Poitiers-Vivonne. Pour l'équipe de l'association D'Un Livre L'Autre, la plus ancienne association de France à maintenir une telle activité, c'est une grande tristesse d'annoncer cette fin de partie. L'air du temps a puissamment contribué à ce malheur.

Cela dit, *Liseron 57* offre à la lecture une belle palette de sensibilités. En couverture, Gérard Levasseur porte un regard inspiré, les choses en grand, de l'autre côté de l'horizon. Puis, pour témoigner de la portée sensible de son activité, D'Un Livre L'Autre extrait de ses riches archives la lettre du 19 juillet 2007 de l'écrivain Christian Bobin. Sa superbe écriture ouvre la porte à une pléiade de créateurs et créatrices dont la plupart ont été des invités à la médiathèque dans la prison.

D'abord les écrivains. Christophe Forgeot endosse le récit d'un réfugié pour qui quitter son pays donne la migraine et libère l'imagination. Véronique Joyaux installe la narratrice du café en veilleuse et écoute d'un monde en morceaux. Jacques Ibanès conte une sorte de troubadour qui s'émerveille du plaisir d'exister et du mystère de l'amitié du côté de la Montagne Noire. Hanna Magdalena Hagen, l'immortelle, offre au lecteur d'aujourd'hui les minutes d'une journée particulière, le 14 juin 2125 à Maisoncelle. Michel Cordeboeuf honore l'acte de lire dans une magnifique rencontre d'un enfant et d'un vieil homme malvoyant qui, jadis, faisait des lectures aux personnes emprisonnées. Lise Beaubau, empreinte de bienveillance

et de tendresse, se loge dans la peau d'un chat noir pour coucher sur le papier ses mots au soir de sa vie. Gérard Estragon s'attache à parcourir l'histoire de Monique, une veuve blanche s'arrangeant comme elle peut avec les intransigeances de la société.

Puis les poètes. Catherine Baptiste laisse échapper des paroles égarées, figures d'un monde en manque du rêve doux de petite révolution. Christine Sergent invente « le jeu des bagues » pour tirer la conscience vers la rive gauche, celle que l'on ne devrait pas quitter. Élisabeth Pelloquin observe le mouvement infaillible de la lune si liée à la mort. Jean-Noël Guéno projette sur la feuille blanche la vérité éclatée autant qu'éclatante des vers du poème. Christophe Forgeot promène à grandes enjambées le lecteur dans l'espace sinueux de la paréidolie, territoire par excellence de la liberté. Jean-Claude Martin, en brèves séquences, glisse de la lucidité charmante à la cruelle désillusion où son *Je* reste suspendu dans le vide de la page. Et Thierry Maricourt, en une suite de quatrains, fait l'éloge de la fantastique aventure du livre à chaque étape de sa conception, labeur compris, jusqu'à la rencontre avec ses lecteurs. C'est aussi en quelque sorte la vie de la revue.

*Liseron 57* se clôt sur un florilège de phrases mises en exergue dans les travaux de l'association D'Un Livre L'Autre tout au long des 43 ans de son existence. Une lumière intense éclairant ce qu'elle a pu construire à la *Pierre Levée* comme à la *Vivonnerie* : le dépassement d'une contradiction majeure entre bibliothèque, espace de liberté, et prison, lieu de coercition. SxAxL esquissant le côté sombre.

Bonne lecture !

Philippe Pineau

Cher Philippe Pineau,

Un manuscrit en cours a fait, depuis de longs mois, tomber la neige sur mon courrier. Aujourd'hui le manuscrit (il parle d'Emily Dickinson qui resta sa vie entière dans la maison de son père) est achevé; la neige commence à fondre et votre lettre est réalisée. Pardon, d'abord, pour ce retard. Et ne m'en voulez pas pour cette réponse négative: je suis trop fatigué depuis quelques mois pour envisager un aussi long déplacement. J'espère que vous ne serez pas très déçu.

Amicalement,

*Frédéric Boloïn*

P. S. Pour vous et les gens de votre association, peut-être aussi bien quelques

detenus, puis-je concilier un livre tout d'intelligence et de compassion ? Il s'agit de la Chaste vie de Jean Genet de Lydie Dattas, chez Gallimard. (J'ne crois pas que l'auteur se déplaçait à Poitiers, mais ce livre auras les portes de toutes les prisons intérieures — les plus verrouillées)

## L'ERREUR HUMAINE

Je m'égare aux autres beaucoup

Je pense beaucoup à toi

Toi

À tes côtés, j'existerais encore, passe encore

Pissenlit, passereau peut-être

Que, de mon côté

Moi, je voile

La face

Je n'ai plus la force

La forme

Le verbe

Hier je me suis *fée* un cadeau :

J'ai ramassé une fronde

Comme on s'ramasse une volée

Une envolée

Une averse sous une pluie d'été

Un petit morceau de bois frondeur  
Je l'aime beaucoup  
Mais je l'égare  
Je l'emmène avec moi que je m'égare  
Comme un akène, une plume  
Quand je pense à toi aux autres  
Moi, tous les matins du monde  
Je voudrais refaire le monde !  
Ma fronde  
Ma petite petite révolution  
Que je danse que je danse

Mais on ne refait pas le monde  
En un claquement de doigts  
En un big-bang de soi  
Qui irait de soi  
Oh que je m'égare quand je pense aux autres, quand je pense à toi

On ne refait pas un monde  
Qui est  
Qui va  
À sauve-qui-peut  
Comme moi, là  
À voltiger des doigts  
À glisser ma main le long de la joie  
À glisser un rêve dans tes cheveux

Je m'égare aux autres  
Je pense beaucoup trop à toi  
Tu n'es pas là  
Mais tu existes. Toi, les autres  
Tu existes dans mon histoire  
Dans mes histoires, dans tous mes poèmes.  
Un oiseau me fait signe  
De regarder par la fenêtre  
Son chant

Mais c'est toi que je vois  
Je ne vois que toi  
Un arbre  
Mon arbre  
Assis dans ton fauteuil  
Et dont les cheveux sont des petits morceaux de bois frondeurs

Ramasser ce petit morceau de toi  
C'est peut-être  
Le début  
Du verbe  
De ma petite révolution interne  
De terrienne élémentaire

Ma fronde

Catherine Baptiste

## UN GRAND QUELQU'UN

Quitter donne mal à la tête. Quitter donne du souci. Quitter est verbe qui coupe en profondeur qui taille dans le vif. Ça se décroche en dedans ça se sépare dans le cœur. Quitter ses racines quitter ses amitiés quitter ses coutumes pour se sauver pour sauver les siens pour survivre. Rien n'est quitté avec facilité rien n'est quitté pour se divertir. Quitter sa peur quitter sa misère quitter sa lutte sont semblables épreuves. Quitter tout est de force à vous donner la migraine. Migration et migraine même début. C'est après que ça se transforme. Et j'ai trouvé qu'avec les lettres de migraine on pouvait écrire un autre mot. Imaginer.

Mes yeux se lèvent sur ce que j'abandonne. Mes yeux se lèvent une dernière fois sur ce que j'abandonne. La boule au ventre la gorge sèche. Une dernière fois. Ce n'est pas la dernière fois. Je crois encore au mensonge du je reviendrai. Et pour y croire davantage je m'entends dire au paysage à bientôt. Mes yeux se lèvent lentement sur ce que je laisse derrière moi pour devenir un marcheur. Un marcheur éternel imbibé d'appels. Pas éternel j'espère. Un jour la marche s'arrêtera par bonheur. En attendant ce jour glorieux chaque halte verra mon rêve de géant s'adosser à ce à bientôt.

Dans ma tête endolorie cette timide incantation est enceinte d'espoir. Et cet espoir enfantera ma joie et ma douleur. Toute nécessité a sa part de joie et de douleur. Cet espoir fiancé au courage de franchir le seuil parce qu'il n'y a pas d'autre moyen. Parce qu'il n'y a pas d'autre issue que celle de conjurer le sort. Je vais réussir et j'enverrai de l'argent. Peut-être même que je pourrai faire venir ma famille que je pourrai l'accueillir. Je l'aiderai à fuir le bourbier typhonique de ceux qui dérobent le pouvoir à leur profit. Pour moi fini la

violence fini l'oppression. Je suis libre et j'irai jusqu'où je me sentirai bien. Je poserai mon sac et ma vie là où je pourrai aimer les après. Je pars tôt. Pour qui fait un long voyage c'est le matin de bonne heure qu'il faut partir car c'est toujours la bonne heure que de partir tôt le matin. Sourire. Je pars avec l'espoir des anciens dans la poche. Cet espoir me permettra de franchir des milliers de kilomètres. Bien sûr que j'ai peur. Ça ne me gêne pas de dire que j'ai peur parce que la peur est comme une rambarde pour la vie.

Ce que je n'aime pas c'est qu'on m'appelle un migrant. Alors que je suis un réfugié. Je suis un réfugié. C'est plus honnête de dire ça. Parce que je ne bouge pas par envie. Même si le mouvement c'est la vie et si la vie c'est le mouvement. Je bouge par contrainte et par devoir. C'est une sorte de déportation. Un déracinement. Un arrachement. Réfugié est plus convenable que migrant. C'est plus fort et c'est plus juste. Car je migre comme une cigogne comme une oie ou comme une hirondelle qui fuit un climat qui ne lui convient pas. Je fuis un climat politique et social invivable. Quand on quitte quelque chose ou quelqu'un qu'on ne veut plus subir on devient soi-même un élan par besoin non par plaisir. Je me réfugie là où je peux espérer une vie meilleure pour moi et pour les miens. Les miens encore prisonniers de la puissance des puissants de la folie des fous. La puissance du pouvoir et de l'argent. Le délire de Dieu et de la guerre. Les finances et la religion on dirait qu'il n'y a que ça d'important. On part pour éviter la prison et ce qui va avec. Pour s'éloigner de la misère. C'est ce qu'on nous inflige au pays. Alors on part. Alors je pars. Pour prévenir le destin. Faire acte de résistance.

Ailleurs c'est sûr je trouverai des gens bien. Il doit y avoir un endroit où l'humain est intelligent. Grand-père l'était bien lui en regardant la lune et les étoiles depuis notre lopin de terre. Et grand-mère l'était bien elle en me racontant des histoires. Je ne peux concevoir

qu'on me rejette là où j'aurai décidé de vivre puisque c'est la pauvreté que je fuis. Dans les pays riches il y a des pauvres mais ils sont moins pauvres que les pauvres des pays pauvres. Les pauvres des pays riches ont plus de chance que les pauvres des pays pauvres. Je veux bien commencer par être pauvre dans un pays riche. C'est là où nous en sommes arrivés à cause des pillages et des accaparements. Ici pas d'avenir. No future.

L'exil que j'entame est aussi celui de mes proches. Mon départ va les éloigner de moi et dans leur esprit le souvenir de mon visage se brouillera au fur et à mesure des mois et des années. Mon souvenir à moi sera chevillé au corps. Je promets que je n'oublierai rien. Ni le regard des parents dans l'amour ni l'odeur de cuisine dans la maison ni l'énergie des arbres dans la forêt. Les images resteront gravées sur les parois de mon exil. Elles peupleront l'espace que je parcourrai seul. Solitaire comme un animal en fuite. Ma curiosité n'a rien à voir avec celle aiguisée par la pierre de l'exotisme. Je ne voyage pas avec l'intérêt du touriste choyé mais avec celui du chien traqué. Et je n'emporte rien d'autre avec moi que la volonté d'échapper à l'injustice. Sans rien prendre à ceux que je vais rencontrer sur mon chemin. C'est pourquoi je devrais être bien accueilli partout où je me présenterai. Tous le sang rouge. Tous les dents blanches.

Ma cause est belle et pourtant elle est lourde comme du plomb. Et ce poids je le porte sur mes épaules. Ma mère et mon père le portent mes frères et mes sœurs le portent aussi. Mais si lourd soit-il le soleil s'élève dans le ciel. Léger je passerai au travers des frontières comme le soleil passe à travers les nuages. Ce sera une course d'obstacles et je sauterai les haies en riant. Certaines frontières seront faites d'eaux d'autres de montagnes d'autres encore de déserts et même si je ne suis pas chameau même si j'ai le vertige et si je ne sais pas nager je les franchirai je les surmonterai je les traverserai

parce que je sais ce que je fais et ce que je fais est sage et sans haine pour quiconque.

L'exil n'est pas un jeu mais un navire à bord duquel il y a parfois plusieurs capitaines. Je sais ça sans avoir fait un seul pas. Mais je garderai ma bonne humeur. L'exil ne m'enlèvera pas ce que j'ai hérité de mon enfance. La joie d'être au monde. Le mal et la souffrance ne m'ôteront jamais ça parce que je connais la valeur de vivre. Si la misère et la maladie n'ont jamais abattu la gaieté chez nous ce n'est pas mon exil qui va le faire. Les membres de ma tribu sont joyeux. Les membres du voisinage sont joyeux. Les handicapés sont joyeux. Même les mères qui ont perdu des enfants sont joyeuses. Car la vie est. Ce sont les embûches et les ennuis qui sont tristes mais la vie elle n'y est pour rien. La vie ne se résume pas aux problèmes ni à la perte. La vie est joie. En ce jour de départ mon allégresse jaillira au premier moment venu. Claire comme de l'eau de roche. Et j'écarterai les lèvres et je brillerai des yeux. Mon enthousiasme sera partout le lien avec mes aïeux. Le rire de mes paupières sera notre bien commun et l'éloignement deviendra une quelconque brûlure ou une vague routine.

J'ai hâte. J'ai hâte de décoller et j'ai hâte d'atterrir. Bien entendu sans avion. Un garçon de mon quartier s'est caché dans le compartiment du train d'atterrissement d'un très gros avion. Il a été retrouvé congelé à Paris. Moi, j'irai à pied. Je mettrai le temps qu'il faudra. Le temps ne compte pas. Un proverbe dit Vous, vous avez les montres, nous, nous avons le temps. Moi j'ai le temps. J'ai hâte parce que je suis de nature impatiente mais j'ai tout mon temps. Ce n'est pas contradictoire. J'aime bien répéter que le temps est un ami à qui je serre la main présentement. Sourire. Les ancêtres de toute l'humanité savaient se mettre en mouvement pour vivre correctement et je ne fais rien de plus. Aujourd'hui c'est le sang de cette humanité qui coule dans mes veines comme il coule dans les veines d'un Touareg ou d'un Tzigane.

Un pantalon un blouson une paire de sandales et un peu d'argent je n'ai besoin de rien d'autre. Tout le monde autour de moi s'est cotisé. Je dois rendre des comptes à beaucoup de gens. Partir c'est entrer dans l'inconnu. Je ne sais pas ce que je vais trouver sur ma route mais là où je poserai mes os je serai adopté. La ville m'adoptera comme on adopte un enfant. La ville prendra soin de moi et je prendrai soin d'elle. Je travaillerai dur pour rembourser les gens et envoyer de quoi vivre au village. Pour que ma petite sœur puisse aller à l'école et peut-être faire des études. Je dois lui permettre à elle d'aller plus loin que moi sans partir. Comme ça elle aura un bon travail quand le pays aura fait la révolution. Parce que tôt ou tard la révolution balayera la dictature c'est inévitable. Les ultra-riches ne peuvent pas toujours vivre aux dépens des autres. Un jour ça doit s'arrêter. En attendant j'aurai aidé ma famille à faire le dos rond. Ce sera ma fierté de leur envoyer de l'argent. Ça voudra dire que j'ai réussi. Et peut-être qu'un jour le réfugié que je suis sera de retour. Et peut-être que le réfugié migrera une nouvelle fois en sens inverse. Mais cette fois-ci sans y être obligé. Et je n'aurai pas menti. Moi je reviendrai. Je casserai la machine du mensonge et je romprai le mauvais sort. Je rentrerai à la maison comme Ulysse qui après avoir fait un beau voyage rentre chez lui. Qu'on me pardonne c'est tout ce que j'ai retenu du poème de Joachim du Bellay. J'accomplirai le voyage du retour comme le font la cigogne l'oie et l'hirondelle. J'imagine ça et j'ai espoir. L'espoir est une affaire d'imagination. L'imagination et l'espoir me serviront de chaussures et de bâton le jour d'oreiller et de couverture la nuit. J'ai espoir. Personne ne peut me voler l'espoir. Et là où je vais parvenir enfin je vais grandir. Je vais m'élever dans la société et je vais quitter ma condition misérable. Alors aux yeux de mes parents aux yeux de mes amis et aux yeux de mes voisins je serai devenu un grand quelqu'un.

Christophe Forgeot

## LA FEMME DU CAFÉ

Elle est là chaque matin à la terrasse du café. Comme d'habitude, le serveur lui apporte thé-croissant. Il connaît le rite. Comme d'habitude, elle lit le journal en diagonale puis elle regarde défiler les gens dans la rue : un homme en costume-cravate à l'allure d'agent commercial, le pas pressé ; un autre avec un beau visage, des yeux clairs, et, c'est sûr, de l'intériorité. Elle pense qu'il nous est arrivé parfois de croiser l'homme de nos rêves sans le savoir et de vivre un autre amour peut-être moins intense qu'il eût été avec cet inconnu.

Elle allume une cigarette, boit un peu de thé, entame un croissant, reprend sa position de vigile. Passe une femme noire avec une kyrielle d'enfants à la peau cuivrée ; elle gronde l'un d'eux parce qu'il ne marche pas assez vite ; puis, une jeune fille, des écouteurs sur les oreilles, qui écoute des chansons en fredonnant, sans savoir qu'elle se coupe du monde. En face du café, assis sur le trottoir avec une boîte au sol, un SDF mendie. Elle réalise qu'il y a trente ans, ceux qu'on appelait « les clochards » n'étaient que trois dans la ville : il y avait « Un Franc » qui, avec suffisamment de monnaie, allait s'acheter un plat cuisiné chez Chantelard ; il y avait « Le Philosophe », ancien professeur devenu dément, qui écrivait ses pensées sur de petits bouts de papier qu'il mettait ensuite dans sa poche, et enfin, « Sans-le-sou », homme tatoué sur tout le corps, même le visage et le crâne, parfois violent en paroles quand il avait trop bu.

Elle se souvient que le mot « clochard » désignait, au Moyen Âge, les sonneurs de cloches, tâche confiée aux pauvres pour quelques sous. Aujourd'hui, les clochards s'appellent SDF et beaucoup d'entre eux sont jeunes ou/et immigrés. Certains occupent les sorties de parkings avec leur couverture de nuit et leurs chiens.

Le plaisir d'être en veilleuse se transforme en honte, en tristesse, face à ce monde trop rude qui ne jette même plus un regard sur cet être déchu, assis, là, qui aurait pu être quelqu'un d'autre, elle, par exemple.

Véronique Joyaux

## PAROLES DE BAR

« *En fait, c'est surtout que j'étais fatiguée* » dit la jeune fille brune à sa copine en s'en allant du Café des Arts.

« *J'ai acheté une quantité de bougies, j'hallucine !* » dit-il. Il se parle à lui-même puis ouvre son portable. Il a laissé le haut-parleur : moi aussi, j'hallucine : « *Pourquoi t'es partie hier soir, on était bien, on avait couché ensemble, tu aurais pu rester la nuit, on n'avait cours qu'à 10 heures* (...) Elle : « *Je sais pas si je tiens vraiment à toi, il faut que je prenne du recul. Y a pas longtemps que j'ai rompu avec Victor...* »

« *J'ai un super copain qui...* » dit le jeune homme aux cheveux longs et bandana vert qui fume un pétard. « *Tu te souviens de ce que je t'ai dit : tu descends la Grand-Rue, tu tournes la deuxième à droite... non, tu tournes la troisième... enfin, tu verras, il y a des tags sous la pénétrante* (...) Mes parents font des sacrifices pour cette putain de fac et moi qui ne fous rien... j'ai pas d'énergie... oui, d'accord... c'est... » (je n'entends pas son interlocutrice qui me tourne le dos) « *Tu parles de quoi avec tes copines, des trucs physiques ? (...) On l'a retrouvé noyé dans le Clain... Il devait être bourré (...) Au fait, t'as des nouvelles d'Ariane ? Elle n'est pas venue au cours de bio hier (...) Je ne pouvais pas garder le silence parce que c'est mon pote (...) Alors qu'est-ce qu'on fait ?...* »

Il lit, concentré. Le livre s'intitule *King Kong Théorie* (une histoire de gorille ?) puis il se met sur son ordinateur portable. Il a une tête d'intello pas marrant.

Le jeune homme au bandana part avec sa trottinette. Celle qui doit être sa sœur aînée lui demande s'il a besoin d'argent.

Passe Claude B., un vieux copain, artiste peintre et décorateur

d'intérieur, habillé comme toujours d'un pantalon indien flottant, immense, longiligne, le visage taillé au couteau, les cheveux poivre et sel, plutôt sel. Je lui demande ce qu'il devient. Il me demande ce que je deviens.

Il fait froid dehors : je rentre dans le café. Un homme aimable tasse sa veste et son écharpe pour me faire de la place sur la banquette. Je le remercie. Il me sourit. Il discute avec ce qui est sans doute un copain. « *Oui, je disais, y avait une expo à Paris, je me rappelle plus quand, il y a trois ans peut-être, une expo de Jackson Pollock, super !... Certains de ses tableaux ressemblent aux peintures d'Henri Michaux sous l'emprise de la mescaline.* » L'autre : « *Moi j'apprécie plus Egon Schiele qu'est pourtant pas très joyeux et, dans un tout autre genre, Zao Wou-Ki, notamment ses vagues...* »

L'heure tourne. Je demande l'addition : 3€ 90 l'Ice Tea, puis je descends la Grand-Rue.

Véronique Joyaux

## IL SE FAIT TARD

Je glisse hors du jour vers les sentiers de nuit  
où les mots naissent des pas perdus  
en quête des étoiles

Je laisserai tomber leur foudre  
sur le silence des ténèbres

Un orage immobile rêvera de cigales

Les songes oubliés renaîtront  
sous les paupières  
ponctués d'un rayon de guitare

Je guetterai les voix lointaines  
qui creusent ma mémoire  
et gaveront mon cœur  
d'un poème neuf

Derrière les feuillages  
l'heure brûle ses lambeaux  
et les ombres dernières  
ont des postures de gisants

La fatigue du jour  
sombre dans nos mains  
et s'installe dans le doute des mots

L'avenir en patience assume sa vieillesse  
économise les pendules  
parle bas

Le ciel se peint de notre sang

Le jour se meurt

Ou bien est-ce nous

Le lointain pleure des larmes de feu  
et les yeux s'y brûlent  
quelque temps encore  
L'écho se joue d'un cri  
que ne sauront dire les mots

La nuit va féconder ses œufs de tarentule

Alors les confidences à contre-jour  
entameront le hasard

Puis le jour laissera place  
au parfum de ton ombre

La tombée du jour  
enseigne la patience

Le vent tombé se confine en murmures

Chacun meuble l'intimité  
de sa propre histoire

Les regards qui se croisent plongent déjà  
dans l'ombre

Le dernier soupir du jour reflue  
dans les mémoires

Au fond du ciel déclinant  
il meurt un peu de nous

Quand le jour évanoui  
fermera la fenêtre  
il faudra faire la part de l'oubli

Nous écouterons les silences anciens  
que l'horizon n'aura pas emportés

Une ride nouvelle sinuera sur nos visages

Les mots à retenir tourneront dans nos têtes

Comme des oiseaux migrateurs  
qui cherchent leur chemin  
jusqu'à écrire leur vol  
sur notre ciel de lit

Pierre Vignaud

## LE PASSANT DE LA MONTAGNE NOIRE

Je le vois s'avancer vers moi d'un air affable. Il m'aborde avec un grand sourire : « Vous avez vu, comme c'est beau ici ? » et d'un large geste, il embrasse l'horizon. Face à nous, le mont Quiersboutou scintille au soleil dans sa fourrure de châtaigniers. À son sommet, on aperçoit distinctement un amas de pierres, un cairn patiemment édifié au fil des années par les promeneurs. Des cohortes de nuages crémeux naviguent dans le ciel. Nous sommes en été et il fait bon.

C'était bien la première fois que je croisais un inconnu qui me paraît aussi sensible aux beautés qui nous entouraient. Avec sa barbe grise bien fournie, il avait un air de prophète débonnaire et il me fit tout de suite penser à Germain Nouveau, un poète provençal contemporain de Paul Cézanne qui sillonnait les routes de France à pied, au début du siècle dernier. Je lui demandais s'il était simplement de passage dans notre village ou s'il y séjournait et il me répondit qu'il avait planté sa tente un peu plus haut sur le terrain d'un ami de rencontre et qu'il comptait demeurer ici quelques jours.

— La prochaine fois que vous passerez dans le coin, venez boire un coup chez moi. J'habite dans cette maison aux volets bleus.

La rencontre avait dû avoir lieu en 2003. Une semaine après ce premier contact, l'homme frappa à ma porte. Il devait être dans les 17 heures. Nous nous sommes attablés sur la terrasse et avons fait connaissance. Je lui ai raconté que je passais ici six mois de l'année « aux beaux jours » et que c'était surtout dans ce lieu que j'écrivais et préparais mes tournées de concerts.

— Ah, vous êtes musicien ?

— Oui, enfin, disons plutôt « troubadour » : je décline la poésie

et chante un peu partout en m'accompagnant à la guitare. Et vous, vous êtes en vacances ?

— Si vous voulez. En fait, j'ai décidé de me mettre en grandes vacances le jour de mes cinquante ans et depuis cinq ans, je me balade... Je n'osai lui demander de quoi il vivait, mais il dut sentir ma curiosité et m'expliqua qu'il avait quitté Paris et que des tickets-restaurant lui permettaient d'assurer sa subsistance.

En fait, il avait besoin de très peu pour vivre. Il se déplaçait à pied ou en stop, plantait sa tente où il pouvait quand il faisait beau et tâchait de se procurer un gîte en dur quand le froid arrivait.

— Pour te donner un exemple (nous nous étions tutoyés très vite), l'hiver dernier, j'ai été châtelain dans la Creuse ! J'avais rencontré le propriétaire d'un manoir qui cherchait un gardien pour la saison. Je n'avais rien à faire qu'à être présent la nuit et à m'occuper de ses deux chiens. Tu aurais vu la cheminée ! Elle faisait au moins quatre mètres de large. On aurait pu tenir à huit à l'intérieur. Le soir, je m'installais dans un fauteuil Louis XV, les chiens à mes pieds, et je regardais danser les flammes. C'était royal !

Nous avons mangé ensemble ce soir-là et parlé de mille choses. Essentiellement de musique, de littérature et de la folie des hommes, tant et si bien que la nuit s'est installée peu à peu et que nous avons été tout surpris quand le clocher a sonné deux heures !

— Hou là là, je ne suis pas sûr de pouvoir retrouver le chemin qui mène à ma tente avec cette nuit noire...

— Ne t'inquiète pas, j'ai une chambre d'amis.

Et c'est ainsi que Jean dormit une première fois à la maison.

Je le revis à plusieurs reprises au cours des deux semaines qui suivirent et ce qui me frappait le plus était qu'il s'émerveillait

sans cesse du plaisir d'exister et des beautés qui nous entouraient. Il ne pouvait envisager d'autre vie que celle qu'il menait, comme quelqu'un qui aurait été longtemps privé de lumière et de liberté. Quand nous faisions une promenade, il était attentif à toutes choses. Jamais je n'avais rencontré quelqu'un qui vivait ainsi chaque moment dans toute sa plénitude. Un chant de merle le mettait en arrêt. Il découvrait dans la moindre racine de châtaignier quelque forme bizarre et disait que c'était un esprit de la forêt qui s'y cachait. À table, il mangeait avec parcimonie goûtant intensément chaque plat.

Il finit par quitter le village. Il avait en effet projeté d'aller rendre visite à un de ses fils qui était installé à une soixantaine de kilomètres de là. Nous étions convenus de garder le contact et de loin en loin, je recevais de ses nouvelles de façon minimalisté, consistant en d'infimes bouts de papier. C'est ainsi qu'en 2005, il m'envoya les deux poèmes suivants, les qualifiant de « bricoles », dans lesquels le jeu avec les mots révélait une démarche poétique en concordance avec celle qu'il avait entreprise dans sa vie :

*Et la chair se fit Verbe ; vagissante vague vivante, vibrant verseau versatile, logorrhéique geyser colérique, tonitruant torrent à tout tordre ; ordre du verbe, charnier, chair niée...*

*Ô chair inassouvie si souvent serve aux cerveaux sévères, ces vertus s'évertuant à taire à tue-tête ton bon tohu-bohu bohème, ton poème incarnat. Ô incarné rebelle, belle carne rétive, chétive si chère dont est dompté tout élan, tes talents tus, niés, piétinés - piètre piété de Pythie !*

*Incestueux Verbe violeur  
Brandon brandi aux bûchers !  
Échanson d'échafaud,  
Pourvoyeur pour voyeur de pilori,*

*Procureur courant sus à la vie,  
Mots à maux, morale raillant les haines...  
Et la chair se fit haine de soi.*

\*\*\*

*Errer, tic d'hérétique délivré des livres et des livrées. Et livrer l'ivresse,  
la belle ogresse braillante broyant bave aux lippes balivernes et billevesées,  
vers et versets, sévères strophes, stances ; sentences et sapience...*

*Et enfin, incertain, vacillant, oscillant, si lent silence. Toute erreur tue,  
tuées toutes terreurs, terre et haies, errer, hérétique...*

\*\*\*

Lors d'un hiver particulièrement rigoureux, il me téléphona pour me demander si l'offre que je lui avais faite de s'installer dans ma maison que je n'occupais pas l'hiver, tenait toujours. Et c'est ainsi que je le revis et lui confiai mes clés. Il y demeura trois mois et lorsque nous nous revîmes, rien n'avait été dérangé. Il ne lisait jamais que Shakespeare, mais durant cette période il avait consenti à déroger à son principe et, intrigué par le nom de la maison (*L'iris de Suse*), il s'était décidé à lire le roman de Giono auquel j'avais emprunté son nom. Dans ce roman, le dernier de l'auteur avant qu'il appareille pour « les pays de derrière l'air » comme il aimait à le dire, il avait apprécié la trajectoire du héros, nommé Tringlot, un voleur qui a piqué le magot qu'il devait partager avec des complices et est poursuivi par ceux-ci. Il parvient à leur échapper en se mêlant à des bergers lors d'une transhumance dans les Alpes et découvre les vertus du dépouillement. En effet, après quelques mois vécus dans leur rude compagnie, il décide de rendre à ses poursuivants le magot dont il n'avait désormais plus besoin et de s'engager dans une autre existence faite de dépouillement : « Je suis comblé. Maintenant j'ai tout » conclut-il.

Lorsque je récupérai mes clés, j'avais apporté avec moi les disques des *Suites* de Bach pour violoncelle qu'il m'avait confié avoir grande envie d'écouter. Lors de l'audition de la *Première Suite*, je le vis aussi intensément attentif qu'à l'accoutumée, comme il faisait pour toutes choses qu'il entreprenait. Il goûtait chaque inflexion de l'instrument dans un ravissement absolu. À la fin du morceau, il refusa d'écouter le suivant car celui-ci l'avait totalement contenté.

Je reçus une dernière lettre de lui (toujours sur un minuscule bout de papier) dans laquelle il me confiait que malgré ce qui nous distinguait, le mystère de l'amitié lui avait apporté « une salutaire réconciliation avec l'espèce humaine ». Quelques années passèrent et il y a deux ans au début de l'été, je me mis à penser soudainement à lui, me demandant comment je pourrais avoir de ses nouvelles. À tout hasard, je tapais son nom sur internet et appris qu'il venait juste de mourir à l'âge de 75 ans.

Jacques Ibanès

## RIVES

Il tirait sur sa couverture, en essayant de ménager son torse très douloureux.

Les exercices infligés éprouvaient terriblement son corps.

Il avait entendu des cris du côté de la passerelle, puis à nouveau un chant de guerre.

C'était une ville scindée ; son entourage lui avait constamment enjoint de ne pas quitter la rive gauche.

Pourquoi avait-il tenté l'aventure, franchi la frontière ?

Il s'endormit sur des images révolues : une plaine à perte de vue, la fête du printemps, le rire de sa mère lorsqu'elle rentrait du travail, ses cinq bagues.

Elle s'en servait pour raconter des voyages improbables à l'enfant qui absorbait allègrement les mots.

Au cours de sa fugue, emporté par le besoin d'ailleurs, il avait perdu son téléphone portable ; ce fut le premier renoncement.

Depuis, la mémoire s'accrochait à la gravité de certains souvenirs.

D'abord les doigts souples, leur teinte et leur odeur contre ses joues.

Parfois, le jeune garçon faisait en sorte que s'éternise « le jeu des bagues ».

L'une en forme de cœur ; une autre arborait un edelweiss (ce nom-là, elle le lui avait appris avec bonheur).

Deux aux couleurs fétiches de la mère ; un rouge légèrement écaillé ainsi qu'un jaune vif.

Une l'attirait davantage, car elle possédait un signe distinctif.

En tombant du sac, l'objet s'était retourné, et la mère n'avait eu d'autre choix que de montrer à son fils l'inscription « Aveu ».

Il avait alors saisi le ton mystérieux, une tristesse esquissée dans les yeux.

Un silence bref s'était effacé au profit d'un pas de danse où elle l'entraînait avec ces mots « mon petit pionnier ».

L'émotion de l'enfant avait jailli ; « maman, je veux vivre toujours avec toi ».

Le jeu des bagues : il s'agissait d'associer leurs particularités à des lieux, des fleurs... ou des sentiments, des émotions...

La mère en dissimulait une dans un plateau en bois, carré à bords hauts, seul objet de valeur.

La surface représentait des êtres costumés dont certains portaient des armes.

Elle posait sur le plateau, pour mieux soustraire à la vue de l'enfant la bague, un calendrier avec des signes inconnus.

Parfois elle venait à son secours en lui livrant la dernière lettre du mot incarné.

On lui avait remis une couverture, et désigné un espace où d'autres attendaient aussi « de servir la cause ».

« Méfie-toi de ceux qui tirent la couverture à soi ».

Si seule comptait désormais l'action, l'adolescent fut traversé par le rappel de cette recommandation, dans le lointain univers des adultes qui avaient protégé son enfance.

Il se savait effrayé.

Malgré la précipitation du départ, il avait cueilli dans la coupelle où la mère les déposait avant de rejoindre son lit, (presque collé au sien dans l'espace unique qu'ils occupaient) celle des bagues devenue une arme personnelle.

Christine Sergent

Lune tranchante  
poitrine de glace  
sabre et glas  
herbe livide  
brebis exsangue

Tu ne dors pas  
Plaines grises et blanches  
Mer étale des pensées

Tu ne dors pas

Tu te tiens près du petit berger couché  
dans son linceul

Tu as pris dans tes mains  
son petit cœur éteint

Un halo de cailloux blancs vient  
couronner vos corps

Le cercle est parfait.

Élisabeth Pelloquin

*Janvier 2025*

## BÉATIFICATION

14 juin 2125. Ingrid était devenue mon amie depuis notre rencontre une quinzaine d'années plus tôt dans la forêt de Saint-Sauvant. Une fois par an elle faisait le voyage de Norvège en Vienne pour remonter dans le Nord ce bois précieux que les passionnés de la nature avaient inventé à force de greffes successives et qui était devenu au fil des ans le meilleur support pour la fabrication de papier filigrané. J'avais le souvenir qu'auparavant, dans un temps déjà ancien, il existait des billets de banque avec ce rond très spécial au milieu du rectangle en retrait de l'image dessinée – des visages de personnes ou des scènes de la vie domestique, ou encore des cornes d'abondance d'où se déversaient des légumes et des fruits. Mais les billets de banque avaient disparu, laissant place à des monnaies d'échanges très sophistiquées basées sur la technique du clin d'œil. Aujourd'hui le papier filigrané est utilisé pour les recueils de poésie, la lecture de poèmes étant devenue l'activité humaine la plus désirée et la plus libératrice. Le filigrane contient l'ex-libris du lecteur ou de la lectrice, ou plus rarement une lettrine, la voyelle préférée du possesseur de livre, agissant sur la pupille comme l'obsession d'un frisson.

Ce matin de douceur printanière, Ingrid arrive à la ferme de Maisonneuve dans cet immense camion qui m'impressionnera toujours, un *Kenword A69* crachant ses 1200 chevaux et inscrivant sur le gravier blanc de la cour un labyrinthe cercle de toute beauté. Elle a coupé le moteur et me regarde à travers le pare-brise de son sourire tendre et malicieux. Enfin elle ouvre la porte et saute de la cabine. Elle est vêtue d'une robe noire à fines bretelles et à volants froncés au-dessus des genoux. Aux pieds, des espadrilles noires à lacets et

aux semelles de paille. Elle est superbe. Autour du bras gauche, un nouveau tatouage : *liberté et sérénité*. Elle me dira plus tard l'avoir aperçu sur le corps d'un torero péruvien affrontant un toro andalou de l'élevage Virgen Maria un dimanche de la Résurrection à Arles lors de la feria de Pâques. Elle avait aussitôt désiré l'inscription sur son propre corps. Comment était-ce possible ? Les toreros sont habillés dans cette drôle de tenue goyesque qui perdure à travers les siècles. L'avait-elle vu déshabillé ? Lui avait-elle fait l'amour ? Je la serre dans mes bras et ferme les yeux.

La ferme de Maisoncelle accueillait autrefois des prisonniers en phase terminale d'enfermement présentant une volonté de réinsertion affirmée. Les temps avaient changé. Les prisons avaient disparu. L'humanité avait progressé. La ferme avait continué à être appelée *la ferme* même si depuis longtemps elle était devenue *L'École supérieure de culture des rosiers*. L'ESCR. Les jardiniers s'adonnent toujours à la création de rosiers spécifiquement liés à l'histoire terrifiante qu'avait traversée l'humanité. La création de la Rose de Ravensbrück avait ouvert le champ libre à l'invention de la Rose de Dachau, de Buchenwald, de Dora-Mittelbau, d'Auschwitz, de Sobibor, de Treblinka, de Majdanek, de Belzec, de Bergen Belsen, de Mauthausen. Toutes ces roses sont magnifiques dans leurs effets diaprés. La plus mystérieuse s'appelle la Rose de Rawa-Ruska (le camp de la goutte d'eau et de la mort lente) où avaient été déportés des prisonniers de guerre soviétiques, puis belges et français, réfractaires, insoumis, évadés, internés, résistants, pendant la Seconde Guerre mondiale, au XX<sup>e</sup> siècle. La Rose de Rawa-Ruska est couleur indigo, mauve, noir. Elle secrète une goutte d'eau dès lors qu'on respire son parfum. Un parfum de liberté, de dignité et d'espoir. Je l'avais créée quelques années auparavant. J'ouvre les yeux.

Ingrid : « À Loudun j'ai pris une femme en stop, une grande belle blonde, les cheveux tombant sur les épaules. Elle ne tendait pas le pouce, mais présentait deux doigts joints pointés vers le haut, l'index et le majeur, comme un geste majestueux. Je me suis arrêtée. Elle a grimpé souplement dans la cabine. Elle souriait de toutes ses dents. Elle avait un livre à la main d'une autrice qui s'appelle comme toi, Hagen, Nina Hagen. Curieux, n'est-ce pas ? Le titre : *Confessions*. Éditions Bénédictines. Elle était fringuée façon gothique avec une petite croix autour du cou.

Elle dit : « Je vais à Étables, au monastère Sainte-Jeanne des Anges. C'est là où je vis. Je suis allée à Loudun porter mes arômates à l'herboriste de la place Urbain Grandier. Il est adorable. Si je n'étais pas religieuse... Merci beaucoup de m'avoir prise. Vous êtes très gentille. Moi, c'est sœur Accrochée. Enfin, je m'appelle Stéphanie, mais les sœurs m'ont donné ce drôle de nom qui m'amuse beaucoup : sœur Accrochée. Vous voyez pourquoi ? Non, vous ne pouvez pas savoir, ni deviner. Tout simplement, quand je leur dicte les recettes de tisane, j'insiste pour qu'elles mettent la ponctuation au bon endroit. Attention mes sœurs à bien placer la virgule là où il faut ! »

Je restais silencieuse. Je l'écoutais attentivement. Elle dégageait un bonheur de vivre assez incroyable. Comment te dire ? Une folie d'ascèse et d'allégresse. Une vierge de lumière. Je l'ai laissée près d'un buisson de feuilles d'acanthe le long d'un mur rongé par le soleil. Une pancarte de guingois mentionne : « Chemin vert de la Renaissance ». Elle m'a donné une image pieuse, une « Vierge aux anges » de Hans Memling, en me disant, joyeuse : « Ne m'oubliez pas : je suis sœur Accrochée ! »

Nous nous asseyons sur un banc de pierre installé entre deux vasques abreuvoirs aux oiseaux, près du tilleul aux immenses

archivoltes végétales, fierté de *la ferme*. Ingrid raconte son arrière-arrière-grand-père, Aleksander, comme elle le fait chaque fois que nous nous retrouvons. À sa mort, il avait laissé plusieurs malles remplies de documents, de livres et d'objets. Ingrid avait été attirée par un paquet entouré d'un fil de raphia. Ayant dénoué le nœud et déchiré le papier kraft, elle avait découvert deux livres de part et d'autre d'une liseuse en peau de gazelle décorée d'arabesques et de motifs géométriques fuchsia, blanc, vert et carmin protégeant un journal de voyage couvert d'une belle écriture, celle d'Alexsander. La liseuse avait appartenu à un ministre plénipotentiaire de la Sublime Porte selon les inscriptions en lettres d'or gravées à l'intérieur. Les livres étaient un recueil de nouvelles de l'écrivain français Pierre Bourgeade, *Les Immortelles*, et un roman de l'écrivain autrichien Franz Werfel, *Le Chant de Bernadette*. Ingrid s'était plongée dans le journal et l'avait dévoré. Un premier chapitre parlait de son travail au Musée des antiquités d'Oslo. Un second racontait son retour au pays natal en France, en Poitou, à Vivonne. Un troisième évoquait un pèlerinage à Lourdes, le sanctuaire de grande splendeur dédié à la Vierge Marie.

Ingrid : « Au Musée des antiquités, Aleksander avait organisé une scénographie des bateaux des Vikings qui rendait justice à leur histoire d'hommes de la mer découvreurs de civilisations alors que l'image que l'on s'en faisait à l'époque était celle d'envahisseurs féroces et brutaux. L'exposition était accompagnée d'un catalogue dont étaient extraites quelques photographies de drakkars légendées pour ce chapitre que l'on pouvait donner comme un journal de recherche.

En Poitou, il s'intéresse au site magdalénien d'Angles-sur-l'Anglin fouillé par deux femmes préhistoriennes, Suzanne Cassou de Saint-Mathurin et Dorothy Garrod, et particulièrement à son

trésor – c'est ainsi qu'il s'exprime – *la frise sculptée du Roc-Aux-Sorciers*. Il décrit scientifiquement la scène des *Trois Vénus*, un groupe sculpté dans la roche ; puis s'arrête longuement sur une quatrième Vénus, acéphale, d'un tracé impeccable, abrupt sur le contour du torse, très fin sur le triangle pubien, la vulve profitant du creux naturel de la roche. La Vénus est mêlée à deux bisons, l'un en partie superposé, le ventre de la bête épousant le buste de la femme, et l'autre placé sous le corps de la femme, le dos de la bête suivant le bas de la cuisse féminine, les jambes de la femme abandonnées jusqu'aux chevilles sur le flanc de l'animal. Aleksander s'était lancé à corps perdu dans l'une des possibles interprétations proposées par ce chef d'œuvre de l'art pariétal. Et l'on voit bien qu'il n'était pas resté insensible aux tendances de l'époque qui penchaient pour une reconnaissance chamanique du vivant. » Ingrid s'en amuse, mais au fond, je sens bien qu'elle est touchée par la belle intelligence de son aïeul.

« Le troisième chapitre est certainement l'histoire la plus étrange que j'ai pu rencontrer, s'étonne-t-elle. Aleksander avait pris le train pour Lourdes afin de mieux connaître une figure féminine qui l'intriguait beaucoup : Bernadette Soubirous. Bernadette Soubirous était une voyante, comme Arthur Rimbaud. L'une et l'autre avaient péri d'un cancer au genou droit à un âge de pleine jeunesse. L'une s'intéressait au ciel, l'autre à l'enfer. De quoi s'en faire un monde. C'est pourquoi Aleksander s'était jeté dans un Train Rapide avec, comme presque seul viatique, l'essai de François Duhourcau *Sainte Bernadette de Lourdes : une sainte de la Légende dorée*. Il s'était installé dans un compartiment vide pour être sûr de pouvoir lire tranquillement. Et c'est ce qui se passa jusqu'à Biganos-Facture. Dans cette petite gare déserte, monta un voyageur sans bagage. » Ingrid avait maintenant en main le journal de son arrière-grand-père et lisait : « Par la fenêtre je l'avais vu longer le quai avec pour tout bagage,

un livre. Quelques instants après, l'homme tire la porte du compartiment et s'assoit à côté de moi, sans un mot. Intimidé, je ne lui dis rien et me replonge dans mon livre. De temps à autre, le plus discrètement possible, je jette un œil en coin pour tenter de me familiariser avec ce compagnon voyageur, un homme entre deux âges, la peau sombre, le crâne tondu à l'exception de deux petites mèches dressées à hauteur des tempes, et un fin collier de barbe. À un moment donné, j'arrive à distinguer le titre et l'auteur de l'ouvrage qui paraît le passionner : *Le Diable s'est arrêté en Béarn*, un roman de Michel Boisson, publié chez Geste éditions, collection Geste noir. La forêt de pins des Landes défile à vive allure laissant filtrer la lumière, comme un soleil froissé. Tout à coup, un carton glisse dans l'air et s'arrête au-dessus des pages de mon livre, comme suspendu. Un mot est écrit, un nom, un prénom plutôt : Galima. Je reste silencieux. Quelques secondes après, le carton disparaît. En gare de Brassempouy, même manège, avec un autre prénom sur le carton : Yael. La scène se reproduira une dernière fois, à hauteur du cimetière de Morlanne, avec le prénom Lairève. Bizarrement, le carton restait suspendu là où apparaissait une maxime latine dans l'essai littéraire. La dernière fois, c'était *summum jus, summa injuria, summa stultitia*. Je me posais la question : pourquoi ces trois femmes ? Pourquoi moi ? Par quel sortilège ces prénoms dansaient-ils devant mes yeux ? Elles étaient connues pour avoir fréquenté un lieu de mauvaise réputation à Vivonne où on les appelait *Les Trois Grâces*. Bien sûr, dans ma tendre jeunesse j'avais fréquenté ce lieu ; mais c'était de l'histoire ancienne. Et ces cartons dont les bords semblaient avoir été léchés par les flammes ? Quel sens cela pouvait-il avoir ? Le train arrive en gare de Pau, à La Croix-du-Prince. Le type se lève, passe devant moi et disparaît dans le couloir. J'ai beau regarder sur le quai, je ne le vois pas. Je me rassois. Une carte de visite signée *Lucifer* est glissée dans le cadre métallique d'une photographie noir

et blanc représentant le Cirque de Gavarnie. Je lis : *nobilitas et libertas, non serviam*. Le Rapide redémarre à petite vitesse, passe devant Bétharram où il siffle trois fois et arrive à Lourdes. »

Ingrid referme le journal d'Aleksander et me regarde de ses grands yeux émerveillés. Au milieu du recueil *Les Immortelles*, là où l'écrivain avait couché sur le papier *La Magistrate*, étaient glissées des coupures de *La Dépêche du Sud-Ouest et du Poitou* du 14 juin 1925. Sur cinq colonnes à la une, le quotidien titrait « Bernadette Soubirous béatifiée ». Sous la photo de la sainte était reproduite la célèbre phrase de la voyante : « Elle me regardait comme une personne ». Page 7, sous une réclame pour la marque de dentifrice Coldgate « la pâte qui fait desserrer les dents et rend la langue plus volubile », un encart noir annonçait sobrement « Trois femmes disparaissent dans la forêt de Saint-Sauvant dans la Vienne », un fait divers rehaussé d'une note culturelle du rédacteur en chef sur la traversée des bois à grandes enjambées du poète allemand Friedrich Hölderlin en fraternité, écrit-il, avec Héraclès, Bacchus, celui « qui voit au-dedans », et Christ. Un autre article, page 11, reproduisait un tableau volé au Musée Bonnat de Bayonne *Ilse, la femme traversée par un taureau*, œuvre d'un auteur anonyme, d'une grande beauté, où la dame est présentée la tête recouverte d'une capuche et le torse fendu en oblique par une corne effilée.

On entend les cloches sonner à toute volée dans les églises des environs.

– Tu sais, Hanna, c'est aujourd'hui le bicentenaire de la béatification de Bernadette. En mémoire d'Aleksander, participons à notre manière à la consécration de la bienheureuse, *Immaculée Miraculeuse des Roches de Massabielle*. J'ai une idée.

– Je devine ton idée, Ingrid. Oui, écrivons à deux mains des tankas, une suite de tankas. Je vais chercher des bougies.

C'est ainsi que surgirent à *la ferme* en cette journée de grâce des poèmes japonais ciselés comme des psaumes, les syllabes rythmées par le chant du cours d'eau baignant la roseraie.

À flanc de colline  
Arbre diaboliquement  
Penché quelques clous  
Quel sang a coulé jadis  
Métamorphosé en mousse

Des yeux de lumière  
Branches et troncs à fleur d'eau  
Couleur de sépulcre  
Plus loin les nénuphars blancs  
Sourires d'éternité

Ordalie des roses  
Enluminées de crachats  
Sur la roche brune  
Trois châtaigniers secs et creux  
Ravissement des corbeaux

Sur le pagne ivoire  
Suavité du regard  
Au bout de l'expire  
Puissance de la lumière  
Sur l'onde calme de l'air

Arbre de Judée  
Larmes des mésanges bleues  
Tombées des nuages  
Reflets violettes sur le sol  
En jardin des agonies

Fleurs doigts de la Vierge  
Les mains librement liées  
Garder le secret  
Nourritures intérieures  
En espoir de firmament

Hanna Magdalena Hagen

*Béatification* est le second volet d'un diptyque dont le premier volet *Des corbeaux et des roses* a été publié dans le *Liseron 55*, livraison intitulée *40 ans d'ombre, de plaisir et d'espérance*.

## POÉSIE, FEU FOLLET

L'évidence lumineuse

\*\*\*

L'élan de la tendresse  
dans la désuétude du lilas

\*\*\*

La fulgurance  
Feu follet dans la nuit

\*\*\*

Lièvre  
dans l'herbe folle

\*\*\*

Fleuve en crue  
qui rompt toutes les digues

\*\*\*

Nue  
dans sa robe de bure

\*\*\*

Tannée par le soleil  
De plein vent, d'embruns et de sève marine

\*\*\*

Inscrite dans le corps

\*\*\*

Veine ouverte  
sur la neige  
qui broie la nuit

\*\*\*

Sanglot  
plombé dans le vif de la gorge  
Mal  
traîné de porche en porche

\*\*\*

Piètre onguent, qui avive la plaie

\*\*\*

Hiss  e du puits  
avec la chaîne qui crisse  
   bout de bras

\*\*\*

Tendue comme une flèche

\*\*\*

Balle, qui perce le flanc de la terreur...

\*\*\*

Dans la boue du caniveau  
jet  e  
comme aux poules le grain

\*\*\*

Fureur  
au foyer des mains  
pour l'incendie des maux

\*\*\*

À deux doigts du silence  
la vérité de l'être

\*\*\*

Abeille dans le soleil  
ivre de lumière

Jean-Noël Guéno

## LES LIVRES DU BONHEUR

— Qui c'est qui habite dans la grande maison au bout de la rue ? demande Dylan.

— Je te l'ai déjà dit, répond sa mère tout en surveillant l'eau des pâtes, c'est un vieux monsieur qui ne sort jamais. Il possède un merveilleux jardin, dit-on, mais personne n'y va. Quant à moi, je ne lui ai jamais parlé. Il paraît qu'il vit au milieu des livres et qu'il a écrit des histoires pour enfants.

Quelques jours passent. Profitant de l'absence de sa mère, Dylan s'aventure jusqu'au château, comme il aime à appeler cette mystérieuse demeure. Les hauts murs de pierres ne lui permettent pas d'apercevoir le jardin mais la porte d'entrée est ouverte. Dylan s'approche, écoute les bruits de la maison qui parviennent jusqu'à lui. Puis, il se décide à entrer. Il avance à pas lents, quand soudain, il entend une voix :

— Qui est là ?

Dylan se fige et s'apprête à repartir.

— Dites-moi qui vous êtes ?

— Je suis Dylan, j'habite près de chez vous, répond l'enfant d'une voix mal assurée.

— Avance, je suis sur la terrasse.

Dylan découvre alors un homme très âgé, assis dans un fauteuil face à un jardin aux massifs emplis de fleurs et planté d'arbustes aux couleurs chatoyantes.

— Bienvenue Dylan. C'est gentil de venir me voir ! Personne ne vient jamais ici ! De quelle couleur sont tes cheveux ?

— Bruns !

— Et tes yeux ?

— Verts !

— Et ton t-shirt, car je suppose que tu portes un t-shirt ?

— Il est bleu avec une famille de loups peinte dessus !

— Tu dois être surpris que je te pose toutes ces questions mais je suis malvoyant ! J'aime m'installer ici pour respirer les senteurs de cette nature qui m'entoure. Je m'appelle Marco. Est-ce que tu aimes lire ?

— Non, je joue à la console.

— Je ne connais pas ce jeu. Pour moi, les livres, ce sont des amis qui racontent des histoires.

— Vous avez un ordinateur ? Et Internet ?

— Non, pour quoi faire ? J'écoute les oiseaux.

— Mais il y a tout sur Internet ! Vous avez un téléphone quand même ?

— Pour quoi faire ? Les écureuils n'en n'ont pas alors pourquoi moi ?

— Vous avez une voiture ?

— Elle est en panne depuis quelques années. Et elle ne m'est plus utile, alors je marche à pied avec ma canne blanche. Je ne vais jamais dans le village, aussi je ne rencontre personne. Je sors par la petite porte au bout de mon jardin, elle donne dans la prairie. Viens

t'asseoir auprès de moi pour admirer ces magnifiques oiseaux ! Rien qu'à leurs chants, je peux te les nommer.

Une mésange et un pinson volètent autour des mangeoires bien garnies de graines qui pendent des bouleaux.

— Ils sont beaux et ne semblent pas effarouchés.

— C'est la vraie vie, mon cher ami ! Tu sais ce qui me ferait plaisir, c'est que tu me lises une histoire.

— Mes parents m'en lisaient quand j'étais petit. J'aimais bien avant de m'endormir mais lire une histoire à quelqu'un, je ne l'ai jamais fait !

— Tu veux bien essayer ?

— Euh... oui !

— Alors, choisis le livre qui te plaît. Regarde autour de toi, j'en possède des milliers.

Les murs sont couverts d'ouvrages alignés sur les étagères qui courent le long des murs ou empilés à même le sol. L'enfant, émerveillé, cherche un livre plutôt petit. Il voudrait pouvoir terminer l'histoire. Cachés derrière une haute pile, il aperçoit des albums pour enfants. Il prend le septième, sept étant son chiffre fétiche, et revient triomphant vers le vieil homme dont le regard semble perdu dans les nuages.

— J'ai choisi *Le gardien de l'arbre*, c'est peut-être un oiseau de votre jardin qui veille sur lui ? J'espère que ça va vous plaire ?

— C'est une belle idée. Tu peux même faire plusieurs voix en fonction des situations, mais surtout, amuse-toi.

— Je vais essayer !

— Tu vas réussir !

Dylan ouvre l'album et commence la lecture d'abord d'une voix hésitante puis d'un ton enjoué. Le vieil homme ferme les yeux et se laisse bercer par les mots.

— Tu peux me relire ce passage quand Minoa remet cette extraordinaire graine, brillante comme de l'or, à Djalil ? Je le trouve magnifique.

— Moi aussi, confie l'enfant, les larmes aux yeux. ... *Un jour, Djalil mettra ce trésor en terre et l'arbre révélera son secret...*

— Si tu en as envie, tu pourras venir découvrir d'autres albums, tout aussi fabuleux.

— Ma mère dit que vous écrivez des histoires.

— J'en ai écrit une centaine pour enfants de ton âge et un peu plus âgés.

— Moi, j'ai douze ans. Je pourrais revenir ici ? C'est encore les vacances et je m'ennuie un peu.

— Reviens quand tu veux ! La porte est toujours ouverte.

— Vous n'avez pas peur des voleurs ?

— Ma plus grande richesse, ce sont mes livres et ils n'intéressent aucun voleur.

— Ma mère va bientôt rentrer, je reviendrai demain.

— Et n'oublie pas, c'est encore toi qui choisiras l'histoire.

— Merci et à demain monsieur Marco, dit l'enfant en s'enfuyant.

Quand il rentre, sa mère est déjà là et elle lui demande où il était.

— Je regardais les oiseaux, répond-il d'un air assuré.

— Ah bon ! se contente-t-elle de répondre.

Le soir dans son lit, pour la première fois depuis longtemps, il dévore les premiers chapitres de *L'île au trésor*, le roman de Robert Louis Stevenson.

Le lendemain, Dylan attend avec impatience que sa mère accueille son amie pour une partie de scrabble puis il s'éclipse.

— Bonjour Dylan. Je savais que tu viendrais. Je vais te préparer un chocolat à ma façon, avec un soupçon de miel et de la crème chantilly. Allez, va choisir ton livre.

— J'en ai apporté un de chez moi !

— Super, c'est comme ça que vous dites, vous les jeunes ? Et quel en est le titre ?

— *L'île au trésor*.

— Merveilleux, tu vas me faire voyager ! Je suis comblé !

— Je peux vous poser une question ?

— Bien sûr !

— Vous avez toujours l'air heureux !

— C'est important d'être heureux. Tant de beauté autour de nous ! Et tu es ma nouvelle belle surprise !

— Je peux commencer ma lecture ?

— Oui et tu lis tant que la joie te soulève, tant que l'envie t'emporte...

Dylan s'assoit à côté de son nouvel ami, au même endroit que la veille. Il découvre combien la lecture à voix haute est plaisante. Elle donne de la présence aux personnages et du mouvement aux images. De temps à autre, il s'interrompt, observe son auditeur, les yeux clos, le sourire aux lèvres. Il semble parti sur des terres lointaines accompagné de Jim Hawkins qui possède la carte du fabuleux trésor.

Quelques jours plus tard, à l'heure des échanges sur les vacances avec les copains d'école, Dylan est fier de dire qu'il a fait le tour du monde.

- Le tour du monde ? C'est quoi ta blague ?
- *Le tour du monde en quatre-vingts jours*, c'est le dernier livre que j'ai lu.
- Tu lis ? C'est moins bien que la console, souligne Hippolyte.
- Détrompe-toi ! Un livre, c'est chaque fois un fabuleux voyage, une belle histoire à découvrir avec des personnages inconnus et surprenants qui deviennent attachants. Si vous êtes d'accord, je vous lis *Croc-Blanc* après la cantine. Un chapitre par jour !
- On peut essayer, soupire Hippolyte.
- Ouais, on peut ! confirme Adrien.
- Alors, on commence l'aventure demain. On se retrouve sous le tilleul ou sous le préau s'il pleut !

Contes, nouvelles, romans ... à défaut de connaître le mot bibliovore, Dylan est devenu omnivilivivore, un mot qu'il a inventé pour décrire sa nouvelle soif de lecture. Et c'est maintenant à qui fera découvrir un livre aux copains. Lou, qui est déjà une grande lectrice,

rejoint le groupe, accompagnée de ses copines. Le cercle grandit et peu à peu, les voix se répondent pour lire avec enthousiasme les récits les plus divers. Désormais, la cour et le préau sont investis par des enfants qui, à voix haute, laissent les mots s'envoler comme des oiseaux, petits ravissements tout simples, porteurs de poésie et de complicité.

Alors qu'ils sont attablés devant le fameux chocolat maison dont Dylan raffole, il révèle à son hôte qu'il a parlé de leur rencontre à sa mère :

— J'ai été scotché quand elle m'a répondu qu'elle avait remarqué que je lisais dans mon lit et que j'étais moins accro à ma console. Elle désire vous connaître. Je lui ai dit également que j'aimais beaucoup lire pour les autres. Alors, elle m'a proposé de venir avec moi faire la lecture aux enfants malades à l'hôpital. Je lui ai sauté au cou tellement je suis content.

Un large sourire apparaît sur le visage du vieillard :

— C'est ce que tu fais avec moi, donner du bonheur. Quand je possédais encore la vue, j'étais lecteur en milieu carcéral, auprès des personnes emprisonnées, si tu préfères. La première fois, j'ai été fortement angoissé, face aux barbelés, puis nous avions obtenu l'autorisation de faire nos lectures dans la bibliothèque de la prison. C'était un lieu plus approprié. Les échanges étaient riches au cœur des mots, avec après chaque séance, un petit moment de silence car quel que soit le texte, il trouvait toujours une résonance chez quelqu'un. C'était une parenthèse apaisante dans cet univers rude de la détention.

Marco semble perdu dans ses souvenirs puis il murmure :

— Je te connais bien maintenant et je t'accompagnerai de tout

mon cœur pour que ton projet devienne réalité. Je serai ravi de rencontrer ta maman, sa visite m'enchante par avance. Je t'ai fait apprécier la lecture, à toi de me parler de ta fameuse console. J'ai bien envie de savoir ce que c'est.

Quelques jours plus tard, Dylan et sa mère rendent visite à Marco. Tout de suite, les échanges sont chaleureux. Les adultes évoquent des auteurs, ceux des siècles passés comme des écrivains plus contemporains.

— Je tiens à vous remercier, même si Dylan a mis sens dessus-dessous la bibliothèque. Depuis qu'il vous a rencontré, il dévore les livres et me parle de ses lectures. C'est beaucoup plus agréable que de le voir les yeux rivés sur son écran, sans aucune conversation. Vous avez bouleversé nos soirées, à son père et à moi, ajoute-t-elle dans un rire en prenant les mains du vieil homme. Aussi, permettez-moi de vous offrir ce livre, *Le Petit Prince*. C'est pour moi un ouvrage indispensable. Il aiguise l'imagination du jeune lecteur auquel il s'adresse tout en offrant aux adultes de réfléchir sur la richesse de la différence et la recherche de leur propre vérité. Il est pure poésie. Si vous le permettez, j'aimerais entendre Dylan nous le lire.

— La vie est poésie, la vie est partage, la vie est don. J'ai en ma possession une version avec les dessins de l'auteur. Je suis certain que Dylan va exaucer ce souhait. Chère madame, votre fils est à votre image, un véritable cadeau et la lecture à haute voix, comme un écho dans la montagne. Dégustons-la en même temps que ce chocolat chaud que Dylan nous prépare. Je l'entends s'affairer dans la cuisine et il a vite appris mon petit secret de fabrication !

Assis sur la terrasse, face au jardin aux mille fleurs qui diffusent leurs fragrances subtiles, *Le Petit Prince* réunit trois générations bien au-delà des mots et parle d'amour universel.

- Je te remercie d'avoir poussé ma porte.
- C'était facile, elle était ouverte, répond l'enfant, ému.
- Comme un livre ! Qu'il soit acheté, offert, prêté, emprunté, trouvé, échangé, il est toujours un cadeau de liberté.

Michel Cordeboeuf

*Cette nouvelle est dédiée à tous ceux qui ont œuvré au cœur de Dulla avec leurs profondes convictions humanistes, ainsi qu'à toute l'équipe de Cri-Fréquence Pierre-Levée sur R.C.F. Pensées émues pour Georges Pesnot, Georges Charbonnier et Georges Bonnet.*

## UNE VIE DE CHAT

Je suis un chat noir et je m'appelle Pompon. Petit, je portais un collier avec un grelot, parce que ma maitresse, qui m'aime beaucoup, ne voulait pas me perdre. J'étais turbulent et curieux. Je souhaitais rencontrer d'autres personnes pour savoir si toutes étaient aussi bienveillantes que ma maitresse. Je voulais aussi découvrir d'autres lieux. Alors j'allais chez les voisins. Certains m'ont chassé, d'autres m'ont ignoré, d'autres encore m'ont caressé rapidement et sont partis à leurs occupations. J'ai ainsi appris que nous étions tous différents... Dans le quartier j'ai fini par être connu et l'on disait : « Tiens, voilà Pompon ». Mais il y avait une maison où il fallait escalader quelques marches, puis bondir sur le rebord de la fenêtre de la cuisine. Et aussitôt un homme ouvrait la fenêtre, me caressait, me parlait avec beaucoup de douceur et m'apportait une petite écuelle remplie de lait. Je n'avais pas faim puisque je venais de déjeuner chez moi, mais pour lui faire plaisir, je buvais le lait. Alors je me suis demandé si je pourrais avoir une seconde maison. Nous, les chats, nous choisissons un lieu paisible pour pouvoir réfléchir et nous reposer. Je mange et dors dans ma première maison, où ma maitresse veille sur moi comme une mère, je réfléchis et me repose dans ma seconde maison, auprès de l'homme qui est mon ami. Dans les deux lieux règnent la paix et le réconfort.

Au fil des années j'ai grandi. Je ne portais plus le collier devenu trop petit, une fois adulte. Je tiens beaucoup à ma tranquillité, je n'aime pas que l'on me touche, mais l'homme pouvait me caresser, et même me prendre dans ses bras, et je ronronnais de plaisir, et nous avons passé de nombreuses années ensemble. Il lisait beaucoup, ce qui me convenait parfaitement parce que j'apprécie le

calme. Alors il lisait, assis sur le canapé, et moi je me couchais auprès de lui, je dormais ou pensais. Pendant que d'autres souffrent, parce qu'ils sont battus ou abandonnés, parce qu'ils n'ont pas de quoi se nourrir, moi j'étais comblé, heureux, paisible. Et je me suis juré de ne faire de mal à personne, d'être un bon chat. Je me suis demandé si on ne devenait pas méchant à cause de trop de souffrances.

Souvent l'homme lisait à voix haute, ce qui m'étonnait car on lit à voix haute pour quelqu'un. Moi, je ne comprenais pas ce qu'il lisait, même si sa voix me berçait. Il aurait dû lire pour des gens illettrés, ou emprisonnés, et leur permettre de s'extraire de leur vie routinière et leur apporter un peu de rêve et d'évasion. Je lève la tête vers lui, je miaule mais il ne peut pas comprendre ce que je veux lui dire.

Un jour nous étions tous les deux dans le jardin et je souhaitais lui faire un cadeau pour lui prouver ma reconnaissance. Je lui ai apporté ce qu'un chat peut apporter, un oiseau mort, que j'ai déposé délicatement auprès de lui. Et je l'ai regardé, inquiet, conscient que mon cadeau ne pouvait que lui déplaire. Il aime tant observer les oiseaux, comme moi d'ailleurs, et les écouter chanter. Mais il m'a regardé et m'a souri. Il a compris que cet oiseau était un cadeau. J'ai été rassuré. Jamais cet homme ne pourra me décevoir.

Un matin il est venu ouvrir la fenêtre de la cuisine et s'est recoutré aussitôt. Cela m'a inquiété et j'ai vite compris qu'il était malade. Alors, pour le réconforter je suis resté auprès de lui toute la journée, sauf aux heures des repas bien sûr. Je ne pouvais pas le guérir, mais je souhaitais que ma présence, sur son lit, tout prêt de lui, le réconforte. Le lendemain il s'est levé.

On dit que les photos immortalisent un moment de la vie. Une femme a voulu me prendre en photo dans les bras de l'homme. J'ai accepté. Alors j'ai posé mes deux pattes avant noires sur le bras

gauche de l'homme, j'ai fixé l'objectif de l'appareil photo, mes pupilles noires dilatées. Je sais que nous sommes beaux tous les deux. Je sais que cette photo sera magnifique car il s'agit de deux êtres bienveillants qui s'aiment. Elle sera le témoignage de notre passage en ce monde.

Cela a duré quinze ans. Parce qu'un soir, j'ai traversé la route sans prêter attention à une voiture qui arrivait. Elle m'a heurté. Le conducteur s'est arrêté et ma maîtresse est arrivée ainsi que l'homme. Je vais mourir, mais ne soyez pas tristes. Grâce à vous j'ai eu une belle vie, parce que je vous ai aimés et vous m'avez aimé. J'ai eu une vie calme qui m'a permis de réfléchir et d'observer. J'ai vu les humains et les animaux se quereller, se violenter et parfois se tuer. C'est pourquoi j'ai choisi de ne pas avoir de chatons. Je me suis toujours demandé si donner la vie dans ce monde violent était un cadeau. J'ai admiré la splendeur de la nature, ses animaux, ses insectes, qu'il faut protéger si nous désirons vivre dignement. J'ai essayé tout au long de ma vie de ne nuire à personne et d'être bienveillant. Je suis en paix avec ma conscience. Ne pleurez pas. Pompon est un chat qui a été heureux parce qu'il a été aimé tout au long de sa vie. Et je sais que vous regarderez la photo de temps en temps et que vous ne m'oublierez pas. Merci à vous deux. Je pars heureux et apaisé.

Lise Beaubeau

## PAREIDOLIA

*À Martin Looker*

Cela existe  
Cela n'existe pas

Il était une fois  
Il y a de cela très très longtemps  
Dans un pays de nulle part  
Au royaume de l'objet et du songe  
De la chose et de la chimère  
De la matière et de la matrice

Cela existe  
Cela n'existe pas

En ce temps-là  
Les corps affichaient leur fantôme  
D'un pas de côté du regard bouillait au front le sang des taureaux  
À contre-courant bondissait la tristesse des saumons  
Les illusions vengeresses surgissaient des loups  
Au vent des prairies dodelinait la tête des saisons

Cela existe  
Cela n'existe pas

Dans cette contrée fort fort lointaine  
Les volte-face d'insectes valaient les cabrioles de danseuses  
étoiles

Des yeux vagabonds vacillaient de vaillantes voiles sur une mer de citrons

À la paix des moines aspirait la trompe des éléphants  
Du fer froissé émergeait la rondeur des ventres  
L'os et la pierre désignaient le mal

Cela existe  
Cela n'existe pas

Sur un long long chemin d'autrefois  
Les poissons irradiés égrainaient leurs écailles  
De l'aile noire d'une Traction Avant s'émettait un croissant de lune

Et tandis que la perte pliait la tôle des âges  
Tandis que la mort transformait un pauvre hère en diable  
Une dame de la nuit et un samouraï de théâtre vécurent heureux et eurent beaucoup d'enfants

Cela existe  
Cela n'existe pas

Christophe Forgeot

## C'EST BIEN JUIN, POUR SE MARIER

1<sup>er</sup> octobre 1971, en se levant Monique se souvint que c'était le dixième anniversaire de la disparition de Lucien.

Le 1<sup>er</sup> octobre 1961. Un gendarme avait frappé à la porte de la maison de la place du marché où elle habitait seule avec Martin, son petit garçon, qui venait d'avoir deux ans.

— Madame Rousseau Monique, je dois vous remettre ce pli dont il faut prendre connaissance en ma présence, avait débité d'un seul trait le brigadier Vergiat qui, manifestement, avait bu quelques blancs pour se donner du courage.

*Le caporal-chef Rousseau Lucien, Auguste, Marcel, né le 8 janvier 1938 à Versillat, Creuse, a disparu depuis deux mois lors de l'opération « Faucon » dans le sud des Aurès. Il ne faisait pas partie des soldats morts au combat. Son corps n'a pas été retrouvé.*

Monique avait un vague pressentiment. Lucien n'était pas un grand adepte du courrier, mais il envoyait un petit mot rapide tous les quinze jours auquel elle répondait en quelques lignes. Or depuis plus de deux mois, plus rien, silence total. Elle était du genre insouciant, pas très sentimental, mais ça commençait à l'inquiéter. Par contre, elle recevait la solde de femme de soldat qui avait augmenté depuis que Lucien était passé caporal-chef. Une vraie promotion pour Lucien qui avait échoué au *Certificat* et avait eu un mal fou à passer le permis de conduire. Pareil pour elle, qui dès quatorze ans, avait trouvé cette place à l'hospice des vieux, dirigé par les sœurs du Sacré-Cœur de Jésus.

C'est au bal de Saint-Sébastien qu'elle l'avait rencontré. Il l'avait

culbutée dans les genêts comme les autres, mais il l'avait revue la semaine suivante au bal de Forgevieille, le jour de sa paye de garçon de ferme, et l'avait invitée à boire une bouteille de mousseux, en faisant des manières, comme un amoureux de cinéma. Il avait des épaules de lutteur, des bras bronzés et musclés, mais sa gueule était taillée à l'opinel dans un mauvais morceau de bois. Il avait l'air d'un brave gars. Qu'il la traite comme une jeune fille à qui on fait la cour, l'étonna ; c'était bien le premier. Elle savait qu'elle n'était pas bien jolie, plutôt moche, mais ce qui intéressait les gars, c'était ses grosses fesses et le fait qu'elle ne dise jamais non.

Lucien devait partir au *Service*. Ils décidèrent de se marier en juin.

— C'est bien juin, pour se marier, avait dit la mère de Monique. Elle vint d'ailleurs au mariage à la mairie de Vareilles. Quant aux parents de Lucien, son père était mort d'une cirrhose, il y a déjà trois ans, et sa mère était à l'hospice pour démence :

— Elle a la danse de Saint-Guy, pouvions pas la garder.

Le mariage fut vite expédié. Deux ou trois copains, une ou deux copines en plus de la maman et un repas chez Sauty dont la modeste addition finit de racler les économies de Lucien. Pas grave, au *Service*, il allait vivre deux ans aux frais de la Nation.

Le jeune couple résidait dans la mesure des Vieux que le Maire espérait bien faire raser un de ces jours, tant elle enlaidissait la place du marché.

Lucien avait envisagé le service militaire, comme l'avaient fait les copains avant lui : attendre pendant deux ans à glandrer dans une caserne de Montluçon ou au camp de la Courtine.

Pas de chance, Guy Mollet, le président du Conseil voulait pacifier

l'Algérie et Lucien se retrouva à Fréjus pour quatre mois de classes, puis embarqué sur le « Ville d'Oran » avec tous les autres gus, direction les Aurès.

Malgré lui, il devint un soldat, obtint une permission pour la naissance de Martin. Il parada dans le village en uniforme de l'Infanterie de marine arborant sa ficelle de première classe, ignorant les sourires finauds des voisines et des voisins. C'est pas que Monique avait le feu aux fesses, mais elle ne refusait jamais les avances des gars de passage : un entracte dans sa vie morne et sans espoir.

La guerre prit fin ; démobilisés, les gars du village et des hameaux alentour se remirent au cul des vaches, sauf une petite dizaine, dont on grava les noms sur les monuments aux morts : vingt ans après les maquisards et ceux de 39-40, les tailleurs de pierre n'avaient pas eu le temps de perdre la main.

Lucien n'avait pas son nom inscrit dans le granit, pas plus qu'il n'avait rejoint sa grosse femme et son gamin. Disparu, évanoui dans le bled, le Lucien.

Pour l'Armée, pour l'Administration, Lucien Rousseau était toujours vivant, disparu, mais vivant.

Monique attendit son retour, le petit Martin grandissait. Ils ne manquaient de rien, vu que la solde qu'aurait dû toucher Lucien était versée avec une remarquable régularité à la Banque Postale de Saint-Sébastien. Elle était même régulièrement revalorisée. Ajoutée aux allocs pour le gosse, à la paye de Monique, ainsi qu'à une petite pension de solidarité allouée par la commune, Monique n'avait pas à se plaindre. D'ailleurs elle ne se plaignait pas.

Le cantonnier Albert Pénicaud, qui bénéficiait de ses charmes une ou deux fois par semaine, aurait bien voulu la marier, mais comme avait

dit la Bernadette, secrétaire de mairie, la bigamie est interdite en France.

— Que tu le veuilles ou non, Monique, t'es encore mariée à Lucien.

Durant les premières années, Albert et Monique ne s'affichaient pas trop : ça fait mauvais genre de se mettre à la colle avec un autre, alors que votre mari est perdu dans le désert ou prisonnier des sauvages. Puis ça s'estompa, on oublia, les mœurs évoluaient...

L'Administration, elle, n'oubliait pas et la solde tombait régulièrement.

— Pour ça ils sont réglos, disait souvent la Monique.

Après Albert, il y eut le gros Louis, puis Raymond, puis plus personne. Monique devint la veuve de personne. Une *veuve blanche*, lui dit la Mère supérieure, directrice de l'hospice.

— Mais vous avez Dieu, Monique, faites comme nous, qui sommes les épouses du Christ.

— Dix ans que j'attends, ma Mère, mais où est t'y don'passé c'taughnard !

Elle râlait ferme, elle aurait voulu conclure avec un bon parti. Il ne manquait pas de vieux célibataires dans le coin : les filles partaient à la ville et peu nombreuses étaient les candidates à s'accoupler avec un paysan pauvre ou un artisan misérable dont on deviendrait la servante puis la garde malade ; elles préféraient faire les boniches à Guéret ou Aubusson et marier un petit fonctionnaire.

Monique avait des vues sur le fils des Sauty. Il aurait voulu faire entrer une femme dans la ferme des Vieux dont il allait hériter. Pas grand chose, mais ça serait mieux que faire la souillon à l'hospice. Le Sauty avait 20 ans de plus qu'elle, mais ça lui était égal.

Il appréciait les prestations sexuelles de la Monique, proches de celles des animaux de son maigre cheptel. Il lui avait même dit, un peu enivré par le désir et le gros vin violet du père Tiriex qui en avait tué plus d'un :

— Sais-tu, Monique que j't'aime bien

Il voulait bien la marier, mais pour l'Administration, Lucien était toujours vivant.

Elle vit le facteur arriver alors qu'elle finissait de préparer Martin pour aller à l'école. Une lettre recommandée qu'elle dut signer. Le facteur, le grand François, attendait, il voulait savoir. Monique n'avait plus grand chose à lui cacher !

— Vingt dieux, François ! Ils ont retrouvé Lucien

— Vivant ?

— Mais non, corniaud, mort, et bien mort. Je dois aller récupérer ses effets personnels à Guéret.

C'est Sauty qui la conduisit à la préfecture. On lui remit une enveloppe, dans laquelle se trouvait sa carte d'identité, une médaille, son alliance, une chevalière en cuivre, deux photos du gamin et une lettre qu'il n'avait pas eu le temps de lui expédier. Le secrétaire y adjoignit un papier officiel qui lui confirmait son statut de veuve de guerre et les droits qui s'y rattachaient.

Avant de reprendre la route ils burent une chopine pour arroser ça, et Sauty parla mariage.

Un délai de trois mois s'avéra nécessaire. Elle n'en était pas à ça près. Comme chaque mois elle passa à la Poste pour toucher son mandat. Ce jour-là il n'y avait pas de mandat, mais le sous-directeur, le jeune Jouhanneaud, le Pierrot, celui qui avait pu passer

le bachot, l'attendait.

— Monique, à présent tu es veuve de guerre, en conséquence tu ne toucheras plus la solde de Lucien puisqu'il est officiellement mort, mais une pension de veuve, soit moins vingt pour cent de la somme mensuelle habituelle, mais il n'y a pas de problème, tu continueras à la toucher jusqu'à ta mort et le gamin est pupille de la Nation.

— C'est quoi ça, pupille ?

— L'assistante sociale de La Souterraine, la Marie-Jeanne, t'expliquera. Par contre ton mari, le Lucien, est décédé en août 1961, c'est prouvé ; or, tu as touché sa solde comme s'il était vivant, car porté disparu. En conséquence tu as trop perçu pendant dix ans ; ce qui représente la somme de 24.000 francs, que tu dois rembourser à l'Administration. Signe ici.

— Mais je n'ai pas cet argent ! T'es cinglé Pierrot, c'est pas possible, c'est les études qui t'ont rendu malade.

Elle signa. Il y avait du brouillard dans sa tête, elle hissa ses grosses fesses sur sa bicyclette et rentra à la maison.

C'est Sauty, venu lui faire remplir les papiers pour le mariage, qui la trouva pendue dans la cage d'escalier.

Gérard Estragon

## VERBATIMS RÉCENTS

La dame des pompes funèbres est une belle nature. Elle donne envie d'aller sous la tonnelle plutôt que sous la terre. « Capiton en satin doré, oreiller moelleux... » Vous m'y accompagnez ? Bien sûr la question n'est pas posée. Le deuil réclame le respect « Mon vieil oncle avait des goûts très simples ». Comment lui dire qu'on aimerait revenir demain, et puis après-demain, et pourquoi pas dimanche ? Pour une fois que la mort m'attirait !

Les fleurs sur les bords des trottoirs sont massacrées par le vent, les passants, les employés municipaux. Les pas belles, les rebelles, celles à qui on n'a pas demandé de pousser. Guère plus que de l'herbe. Mauvaise herbe... Un peu de sable. Du goudron... Nul ne les aura entendues crier.

On a tous besoin d'horizon. La rue étroite, l'immeuble en face ne peuvent satisfaire ce désir. Même le ciel n'est pas forcément apparent... Sans colline je ne vis pas. Sans quelque lieu d'où mes yeux peuvent croire que la Terre se prolonge... Bien sûr, là-bas n'est souvent pas mieux qu'ici. Pas une raison pour ne pas s'y rendre. Se rendre compte qu'un autre horizon vous attend. Au moins le destin vous aura fait marcher...

Un jour suit l'autre et tire par la main son successeur. Jamais de révolte chez ces gens-là, aucun d'entre eux ne monte sur une estrade pour crier : je veux plus de vingt-quatre heures. Nous subissons

leurs chaînes, ils sont nos parfaits geôliers. Ne rêve pas qu'un beau matin ta porte s'ouvre. Toujours trop tôt ton jour viendra...

Ceci n'est pas une poésie. Aujourd'hui, 6 novembre 2024, Trump est réélu. Je suis anéanti par tant de bêtise, d'aveuglement, desoumission aux fausses images. Des nuées noires vont se répandre sur le monde. Trump est réélu. Ceci n'est pas une poésie.

Nous avons trop cru que c'était... de l'Histoire. Malheurs et guerres derrière nous. (Ou ailleurs.) L'on pourrait apprendre, s'amender... Aujourd'hui s'étale sans honte sur la Terre toute la puanteur que nous portons en nous. Bêtise et Brutalité sont Majestés. Ou l'Histoire fut mauvaise pédagogue – ou nous sommes seulement très con.ne.s.

Je n'ai pas fait grand-chose de ma vie

Je n'ai pas fait grand-chose

Je n'ai pas fait

Je n'ai pas

Je n'ai

*Je*

Jean-Claude Martin

*Février 2025*

## C'EST TANT, UN LIVRE

*C'est qu'il en faut du monde  
Pour fabriquer un livre  
Du monde et du beau monde  
Puisque lire c'est vivre*

De l'écrivain, au tout début  
À toi, lecteur, à toi, lectrice  
Qui fait qu'un ouvrage au rebut  
Jamais ne va, ce serait triste

L'écrivain prend l'inspiration  
Cavalcade sur le papier  
Zieute le vol d'un moucheron  
Par un matin ensoleillé

Se creuse la tête et sourit  
Son histoire convaincra-t-elle ?  
Il ne sait pas mais le parie  
Balance ses mots pêle-mêle

Lentement, les pages se couvrent  
De milliers de minces traits noirs  
Les personnages se découvrent  
Voilà que commence l'histoire

Sur le nez, posez vos montures  
Et votre souffle, retenez  
Entrez, gardez donc vos chaussures  
Écoutez de fameux sonnets

Le texte tapé ? Manuscrit  
Que l'éditeur va recevoir  
Qu'il lira d'un air adouci  
Le publier ? Oui, c'est à voir

Et bientôt c'est la mise en page  
Les moments forts sont illustrés  
Un petit peu de rapiécage  
Fautes, coquilles sont traquées

L'auteur admire la maquette  
Apprécie le grain du papier  
L'artiste attrape la baguette  
Magique et hop ! c'est envoyé

L'imprimeur cale sa machine  
L'encre et les feuilles, c'est ok  
Gros tirage pour les bobines  
Pour lui, rien de trop compliqué

Puis direction le façonnage  
Plier les cahiers imprimés  
Les assembler, massicotage  
Les expédier par gros paquets

Distributeur et diffuseur  
Le livre il faut qu'on le connaisse  
Le libraire est un grand seigneur  
Qui le propose à votre adresse

Tenez, saisissez ce volume  
Aux accents autobiographiques  
Il vous transportera, j'assume  
Mon métier se fiche du fric

Les prix, Goncourt ou Renaudot  
Ça ne garantit pas qu'un livre  
Vous fasse faire beau dodo  
Que ses pages tournées enivrent

Lisez donc ce nouveau roman  
L'auteur a sué sang et eau  
Si sûr que vous m'en direz tant  
Hâtez-vous d'en faire cadeau

Ainsi, de mains en mains le livre  
S'ouvre à ses potes les lecteurs  
Et leur propose de poursuivre  
L'aventure jusqu'à plus d'heure

Le livre sent d'abord si bon  
L'encre n'est pas encore sèche  
Il sommeillait dans un carton  
Il est vivant, il a la pêche

Il fait enfin partie du fond  
Sur les tables des librairies  
Vendu neuf ou bien d'occasion  
Roman, jeunesse ou poésie

Plein de secrets et de mystères  
Ou il explique, ou il complique  
Il n'accepte pas de se taire  
Quand aux censeurs il fait la nique

Un livre traverse le temps  
Sans se presser, papier jauni  
Pages cornées, peu important  
L'intrigue n'est jamais finie

Gratuit dans les bibliothèques  
Un livre est un objet sans prix  
Qui apaise tous les échecs  
Le baume des quatre jeudis

Rien n'est plus précieux qu'un bouquin  
Les talibans le savent bien  
Qui déciment les écrivains  
Comme avant eux les hitlériens

Cheminier à pas d'arpenteur  
Et mouiller sa voix d'émotion  
Lire est toujours un grand bonheur  
Bon gros essai, polar, action

L'humilité est qualité  
On oublie vite l'écrivain  
Pour garder la réalité  
La prose de Monsieur Jourdain

Seuls les lecteurs font le succès  
D'un livre qui devient le leur  
Oubliés l'auteur, ses pensées  
Quand se l'approprient les lecteurs

Ne restent que des personnages  
Meilleurs amis à l'horizon  
Tantôt fougueux, tantôt vieux sages  
Nous invitent dans leur maison

*Car il en faut du monde  
Pour fabriquer un livre  
Du monde et du beau monde  
Puisque lire c'est vivre*

Thierry Maricourt

## FLORILÈGE POUR LA LIBERTÉ

**1985** « Je nomme violence une audace au repos amoureuse des périls »

Jean Genet

**1986** « Parce qu'ils prétendent s'occuper du bonheur des sociétés, les gouvernements s'arrogent le droit de passer au compte du profit et des pertes le malheur des hommes que leurs décisions provoquent ou que leurs négligences permettent. C'est un devoir de cette citoyenneté internationale de toujours faire valoir aux yeux et aux oreilles des gouvernants les malheurs des hommes dont il n'est pas vrai qu'ils ne sont pas responsables. Le malheur des hommes ne doit jamais être un reste muet de la politique. Il fonde un droit absolu à se lever et à s'adresser à ceux qui détiennent le pouvoir. »

Michel Foucault

« Chaque mot a un sens, deux, trois. Il y a telle formule citée dont le « calibre » en effet est de taille ».

Marcel Proust

« Ce n'est pas dans les marges, et par un effet d'exils successifs que naît la criminalité, mais grâce à des insertions de plus en plus serrées, sous des surveillances toujours plus insistantes, par un cumul de coercitions disciplinaires. En un mot l'archipel carcéral assure, dans les profondeurs du corps social, la formation de la délinquance à partir des illégalismes ténus, le recouvrement de ceux-ci par celle-là, et la mise en place d'une criminalité spécifiée. »

Michel Foucault

**1987** « C'est farouchement être moderne que de vouloir s'échapper ».

Eugène Dabit

**1988** « Or, et c'est là ce que personne ne tolère plus mal, l'écriture de la lumière ne réclame pas l'assentiment. Pour qui sait lire, seuls les limbes de l'entente. »

Jacques Roubaud

« Que cessât de veiller cette lumière urinaire. À aucun prix je ne veux me voir tordant ma chair comme un linge pour en exprimer quelque eau de joie. Mes caresses, s'il en est, auront les yeux ouverts ».

Maurice Raphaël

**1989** « Et le soir ils ne dinaient pas à l'hôtel où, les sourires électriques faisant sourdre à flots la lumière dans la grande salle à manger, celle-ci devenait comme un immense et merveilleux aquarium devant la paroi de verre duquel la population ouvrière de Balbec, des pêcheurs et aussi les familles de petits bourgeois, invisibles dans l'ombre, s'écrasaient au vitrage pour apercevoir, lentement balancée dans des remous d'or, la vie luxueuse de ces gens, aussi extraordinaires pour les pauvres que celle de poissons et de mollusques étranges (une grande question sociale, de savoir si la paroi de verre protégera toujours le festin des bêtes merveilleuses et si les gens obscurs qui regardent avidement dans la nuit ne viendront pas les cueillir dans leur aquarium et les manger). »

Marcel Proust

**1990** « La seule consolation du pauvre est de ne pas laisser en mourant un enfant prodigue. L'ignominie qu'il lègue à sa descendance est inépuisable ».

Albert Cossery

**1991** « Encore une fois, faisons retentir le thème de la douleur de la vie sans les livres. Redisons-le encore : ce qui sépare les hommes le plus gravement, le plus radicalement, ce n'est pas l'argent, les places, la réussite, l'accomplissement social, ce n'est même pas la « culture », c'est la lecture : la présence ou l'absence des livres dans la vie quotidienne. Cette différence est plus profonde et plus grave. Elle agrave toutes les autres ».

Danièle Sallenave

« Il ne s'agissait plus de regarder passer et vivre les agiles formes mystérieuses pleines d'amitié qu'on rencontre dans les chambres sombres, dans l'air épais sur les murs noirs. »

Georges Ribemont-Dessaignes

**1992** « Avant qu'il y ait du langage, il y avait du corps, et dans ce corps un magasin de mémoires... »

Bernard Noël

« Un grand livre, pour moi, est la richesse la plus extraordinaire au monde »

Albert Cossery

**1994** Bois de Frans Masereel

« Polichinelle »

« L'homme propose, l'âne dispose »

Romain Rolland

« Aucun homme ne peut durer entre quatre murs. Si, par quelque géométrie en mouvement, on enchaînait son regard aux murs de la prison, il mourrait bientôt d'avoir à porter le poids écrasant de son esprit. »

Joë Bousquet

**1995** « Bibliothèque : le seul endroit au monde où les célébrités se tiennent au garde-à-vous devant des inconnus ».

Jean-Benoît Thirion

**1996** « Le courageux, c'est un peureux bien informé »

Luis Miguel Dominguin, matador de toro

« Son cœur était ouvert comme un livre »

Ramon Vila, chirurgien des toreros parlant de Manolo Montoliu, banderillero

« C'est un plaisir pour moi quand les pierres de l'insulte vers moi volent, grêlons d'un orage pétant ».

Serge Essenine

**1997** « Le passé est ce que l'homme n'aurait pas dû être. Le présent est ce qu'il ne devrait pas être. L'avenir est ce que sont les artistes ».

Oscar Wilde

**1998** « L'art c'est un don je crois. Mais être saint ce n'est pas un don, nous pouvons tous devenir saints. J'aurais bien aimé... Je ne crois pas que je le sois mais j'ai essayé d'être un saint (pas dans le sens de l'église...) ; je pense que chaque citoyen doit essayer de devenir saint, c'est-à-dire un homme juste. Le saint va travailler directement avec la vérité et l'artiste va travailler directement avec la beauté ».

Alejandro Jodorowsky

**1999** « Commençons par l'art, car il cherche à nous faire sortir de nous-mêmes. Il s'agit de créer une atmosphère et un contexte propices à la conversation et à l'influence mutuelle. »

W. E. B. Du Bois

**2000** « Que la maxime de ton action puisse être érigée en règle universelle ».

Emmanuel Kant

**2001** « Je repris ma course entre les tas de cailloux. D'un long pas souple le loup dans la vallée suivait ».

Alina Reyes

**2005** « La violence est illettrée »

Jean-Paul Sartre

**2006** « Une bibliothèque publique qui marche, c'est un lieu de rayonnement culturel. »

Jean Gattégno

**2007** « Tout lecteur est soit un voyageur qui fait une pause ou quelqu'un qui rentre chez lui ».

Alberto Manguel

**2008** « Le ciel baille d'absence noire »

Aimé Césaire

**2010** « Tout ce qui dégrade la culture raccourcit les chemins qui mènent à la servitude ».

Albert Camus

**2011** « Si nous sommes borgnes et aveugles, mon ami, c'est parce que nous regardons les autres en y cherchant les côtés sombres : nous éteignons notre propre lumière dans les ténèbres des autres. Alors que si tu éclaires de ta lumière l'obscurité d'autrui, tout te sera agréable. L'homme ne voit le bien chez personne d'autre que chez lui, et c'est pourquoi le monde entier n'est pour lui qu'un triste désert. »

Maxime Gorki

**2012** « Écrire, c'est peut-être ce qui nous reste quand on est chassé du domaine de la parole donnée ».

Jean Genet

**2013** « C'est par le travail que la raison saisit le monde et s'empare de l'imagination folle »

Simone Weil

**2015** « Là où est le danger, croît aussi ce qui sauve »

Friedrich Hölderlin

**2022** « Ayant un jour trop vécu l'existence, je me suis mise à la lire »

Nelly Kaplan

**2023** « Et il sait écrire, Thomas Müntzer, il a quelque chose de vif et de funeste, une haine attisée, le tour méchant, de la douceur aussi. »

Éric Vuillard

**2024** « L'âme, c'est le sujet du verbe « amasser ». On ne sait rien de plus. »

Catherine Pozzi

**2025** : « Ouvrez-nous donc la porte et nous verrons les vergers,  
Nous boirons leur eau froide où la lune a mis sa trace

---

La porte est devant nous ; que nous sert-il de vouloir  
Il vaut mieux s'en aller abandonnant l'espérance.  
Nous n'entrerons jamais. Nous sommes las de la voir.  
La porte en s'ouvrant laissa passer tant de silence  
Que ni les vergers ne sont parus ni nulle fleur ;  
Seul l'espace immense où sont le vide et la lumière  
Fut soudain présent de part en part, combla le cœur,  
Et lava les yeux presque aveugles sous la poussière. »

Simone Weil

« ... respect, sans lequel toute justice est terreur ».

Albert Camus

« Se faire complice d'une infamie pour vivre, c'est manquer d'imagination ».

François Vernet

« ... la bouillie rouge d'un sang abandonné par l'esprit ».

Lydie Dattas

« Oui, peut-être le temps vient-il maintenant de dénoncer la subordination, l'attitude asservie, avec quoi la vie humaine est incompatible ».

Georges Bataille

« Nous sommes forts. Toutes les forces sont liguées contre nous. Nous sommes vulnérables. Beaucoup moins que nos agresseurs qui, eux, s'ils ont le crime, n'ont pas le *second* souffle ».

René Char



La revue est publiée avec le concours  
de la Direction Régionale des Affaires Culturelles  
Nouvelle-Aquitaine

LISERON 57  
est édité par l'Association  
D'UN LIVRE L'AUTRE  
31, rue des Trois-Rois  
86000 POITIERS

Directeur de la publication : Philippe Pineau

Tous droits de traduction et reproduction réservés pour tous pays  
© Les auteurs/ D'un livre l'autre, 2025

Achevé d'imprimer par Imprimerie ICN (64300 Orthez)  
en octobre 2025. Dépôt légal : quatrième trimestre 2025  
ISSN 0995-1954